

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean Baptiste JACCOUD

Mes souvenirs de Collège (Suite) :  
partie IX. Classe de Syntaxe.

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1926, tome 25, p. 124-125

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## Mes souvenirs de Collège

*(Suite).*

### IX. Classe de Syntaxe.

Je m'essayais désormais à faire des lectures sérieuses, car les Robinsons et les historiettes, tout en m'amusant encore, ne me suffisaient plus. Il va de soi qu'Homère me convenait de plus en plus, parce que je le comprenais mieux. Il me fallait de la littérature ; notre bibliothèque manquait d'ouvrages modernes, et j'en étais réduit à quelques classiques du dix-septième et du dix-huitième siècle, auxquels s'ajoutaient des auteurs médiocres du dix-neuvième. Je continuais à beaucoup dessiner, ajoutant au dessin proprement dit le lavis à la sépia, l'aquarelle et quelques essais de peinture à l'huile sur carton. A l'examen

de fin d'année, comme on nous faisait comparaître seul à seul dans la salle, mais cette fois en variant les questions, M. Henzen, président de la Commission des études, me dit, quand je me présentai pour être interrogé : « Vous avez beaucoup dessiné, puisque les murs de la salle sont tapissés de vos œuvres, (il y avait là environ deux cents dessins de moi), nous allons voir si vous avez autant travaillé pour les branches essentielles ! » Ce n'était pas rassurant, et je me recueillis pour faire face au danger ; mais je m'en tirai assez bien pour qu'on n'eût rien à me reprocher, ce qui contenta fort M. Burnier. Lui, plutôt que de me désapprouver, me prenait quelquefois une de mes aquarelles et l'encadrait dans sa chambre. Cela ne l'empêchait pas d'accorder quelques faveurs à Baptiste Gay, qui en avait un peu besoin, car il ne travaillait pas assez et manquait de sérieux. Voici un petit fait assez amusant : Nous avions, de temps en temps, de petites poésies à composer, et on nous laissait généralement à cet effet une quinzaine de jours. Le lendemain ou le surlendemain du jour où le sujet nous avait été donné, Baptiste Gay, en fouillant dans ma thèque (serviette), comme il avait l'habitude de le faire, y trouva ma poésie déjà achevée. Je lui dis que je n'en étais pas content, que j'allais la refaire tout autrement. Alors, me répondit-il, donne-la moi ; je me charge de la faire valoir. C'est ce qui eut lieu. Ma seconde poésie valait certainement mieux que la première ; néanmoins, Baptiste fut le premier et je vins en second. Je n'avais aucun droit de me plaindre, puisque, en fait, j'avais obtenu les deux premières places. Mais cela ne faisait pas l'affaire d'Ecœur, à qui Baptiste Gay, en riant, avait révélé le fait.

Jusqu'alors, je m'étais beaucoup occupé de chant ; ma voix allait muer et malheureusement je continuai à chanter sans que personne ne me mît sur mes gardes ; aussi ma voix s'altéra-t-elle, si bien qu'après la mue, elle ne valait plus rien et je dus renoncer au chant, à moins de

faire du pur remplissage. Ce fut peut-être heureux, en ce sens que le dessin me prenait déjà la plupart de mes loisirs, j'aurais dû négliger mes études, si la musique m'eût souvent réclamé. L'idée d'apprendre un instrument ne m'était jamais venue. J'ajouterai qu'au point de vue de la formation musicale, un élément m'eût toujours manqué, le sens de la mesure. J'étais trop individuel, trop naturellement porté à régler moi-même mes actes, pour suivre une direction venant d'ailleurs, fût-ce en simple matière de mouvement ; il m'a toujours été difficile de bien marcher au pas.

Comme nouvelle occupation qui devait persister toute ma vie, je me mis à composer en français, ou comme on dit maintenant, à rédiger. La Société des Etudiants Suisses m'en fournissait l'occasion, et d'ailleurs, c'est aussi ce que la classe demandait, et M. Burnier y poussait particulièrement. Mais la chose entrant dans mes goûts, je composais en dehors de la classe et tout à fait librement, aidé par quelques condisciples. Nous imaginâmes même de petits journaux, qui circulaient de main en main. Henri de Torrenté rédigeait *l'Observateur*, et moi j'avais *l'Echo de la Vérité*, que j'illustrais de dessins à la plume ou de vignettes. Tous les cancans du Collège y passaient, et nous polémiqions l'un contre l'autre, ce qui ne nous empêchait pas de nous réunir pour réclamer la liberté de la presse contre l'autorité qui nous menaçait, ce qu'elle ne faisait pas sans raison. Nous fîmes tant et si bien que M. Bertrand nous supprima, ce que ni de Torrenté ni moi n'eûmes à regretter, car si la rédaction d'une feuille peut plaire pendant quelque temps, elle finit par devenir une corvée des plus pénibles ; en outre, pour avoir voulu amuser les lecteurs et faire de l'esprit, on ne mécontente pas mal de gens. La suppression était la façon la moins humiliante de se retirer de la scène ; on était dispensé de donner des explications.

En Syntaxe, on s'initiait à la prosodie et, conformément

à l'ancienne méthode, on s'exerçait à faire des vers latins, avec un *Gradus ad Parnassum*. Sans but pratique, l'exercice n'en était pas moins propre à faire apprécier la sonorité de la langue et l'harmonie du style ; on se familiarisait avec les tournures poétiques du langage et quelque peu avec la poésie elle-même. Depuis qu'on a supprimé les vers latins, la langue de Cicéron s'apprend certainement moins bien ; la preuve en est dans la manière dont les gens d'Eglise, de nos jours, manient le latin, substituant aveuglément des mots latins aux expressions de la langue usuelle, sans s'apercevoir qu'une pareille instruction n'est pas latine ; on ne pénètre plus dans le génie intime de la langue.

Les exercices de versification française nous prenaient aussi un temps considérable, qui, certes, m'était pas non plus du temps perdu. Je me passionnai vite pour ce qu'on appelait dans notre milieu de la poésie, bien que ce ne fût souvent qu'un langage mesuré, où la préoccupation de la rime avait empêché la véritable poésie d'entrer. Il est difficile d'être poète à seize ans : on n'a pas assez de maturité d'esprit et la pensée ne pénètre pas dans l'intimité des choses. Il y a, sans doute, ainsi que je l'ai dit plus haut à propos des Robinsons et d'Homère, divers degrés de poésie ; mais autre chose est de saisir la poésie superficielle des choses, autre chose est de la rendre. Car l'art de mettre de la poésie dans ce que l'on compose, est au-dessus de la portée des adolescents. Entre sentir une chose et savoir la rendre, la distance est parfois immense. Aussi, bien qu'en lisant les bons poètes, on les comprît jusqu'à un certain point, nos productions étaient loin d'être des chefs-d'œuvre. Mais, quelque peu développé que fût alors mon sens poétique, la versification française ne m'en a pas moins rendu de très bons services. Mon attention s'est portée par là de plus en plus sur la forme, sur la beauté des sons et leur combinaison harmonieuse, sur la richesse de la phrase et de la période

sur les tournures expressives, élégantes et poétiques, sur la justesse et l'éclat des images et des figures. En général, à l'Abbaye, on s'en tenait encore au dix-septième et au dix-huitième siècle ; notre poésie était celle de Boileau. M. Burnier ne dédaignait pas les modernes, romantiques et autres ; il nous lisait Vigny, Musset, Lamartine et Victor Hugo, plus souvent que Corneille, Racine et Molière. Mais à seize ans, on n'est pas porté aux rêveries mélancoliques ; on ne connaît ni la désespérance des pessimistes ni la sentimentalité malade. Il me fallait avant tout de l'action, puis des sentiments précis, sains et vigoureux. L'idée de chercher en moi, dans mon fond subjectif, ne me venait pas ; instinctivement, je préférais déjà alors les anciens poètes, et je revenais invariablement à mon Homère, que ni Ovide, ni même Virgile ne menaçaient de détrôner.

(*A suivre*)

M<sup>gr</sup> JACCOUD

ancien recteur de St-Michel.